

LE PORTRAIT : VU PAR TREIZE ARTISTES

PORTRAITS

Galerie Orange
81, rue Saint-Paul Est
Montréal
Tél. : 514 396-6670
info@galerieorange.com
www.galerieorange.com

Du 7 août au 7 septembre 2009

Plutôt que de rassembler pélemêle les œuvres d'artistes de sa galerie, Nadia Niro, la nouvelle propriétaire de la galerie Orange, et son assistante, Annie Laffleur, ont eu l'idée de les regrouper selon des genres canoniques de l'art : le paysage (au début de l'été), et le portrait (de la fin de l'été au seuil de l'automne). Il n'empêche qu'aujourd'hui comme naguère tout portrait, tout visage pose à celui qui le regarde l'énigmatique question : « Qui suis-je ? ». À travers le portrait, c'est aussi la question du traitement du visage qu'aborderont les artistes et, de là, ils s'interrogent sur l'identité. Celle des artistes. Celle des « autres ». La nôtre peut-être ?

« Nous voulions dresser un état des lieux du portrait à travers les artistes de notre galerie », explique Nadia Niro. Célébrant cet été, le portrait, l'exposition marquait en même temps les changements survenus à la galerie Orange. Nadia Niro en devient dorénavant directrice et seule propriétaire.

« Nous réfléchissons à une façon de regrouper en une exposition collective les artistes de la galerie. On se rend compte ici que nous sommes à la fois loin des catégories habituelles de l'autportrait, le portrait réaliste ou psychologique, le portrait allégorique, le portrait de célébrité, le portrait anonyme ou de famille. En même temps ces catégories influencent toujours la façon dont les artistes régissent au sujet », déclare Annie Laffleur.

C'est dans cette optique de la complexité que s'inscrit la collection de têtes gravées, sculptées, peintes ou dessinées par treize artistes.

Le portrait offre l'image d'une posture, mais ce n'est pas tant l'attitude du personnage ou des personnages que se propose de montrer l'artiste que la déconstruction – la mise en pièce – d'une situation.

Pour beaucoup d'artistes, les corps et les visages présentent des énigmes à déchiffrer. Ainsi dans sa sculpture intitulée *Symphonie*, Jean-Robert Drouillard a donné son propre visage à un personnage faunesque mi-homme, mi-schtroumpf qui accueille le visiteur en exhibant un drapeau. Il veut communiquer quelque chose, mais quoi ? Le personnage laisse voir une image de lui-même, si caricaturale qu'elle trahit sa personnalité. On admet cependant qu'il s'agit d'un jeu.

Rien de tragique dans *Distraction* le visage défiguré de Jean-Benoît Pouliot. L'artiste a remplacé les éléments propres à un visage (nez, bouche, yeux, front) par des tracés abstraits de couleurs. Ne subsistent de ce portrait-robot que les cheveux, les oreilles, l'ovale du visage. Mais c'est suffisant pour reconnaître sans difficulté un visage humain. La force plastique qui

l'efface est la même qui le transforme en œuvre d'art. Les éléments marquants sont remplacés avec un humour subtil par un vocabulaire abstrait.

Sophie Rauch aime le carton-pâte et les carnavalesques. Elle exagère les traits d'une tête d'Arlequin. Celle-ci émerge de la caisse d'un véhicule en mouvement. Le rébus ne trouve guère de solutions. En une série de six têtes sur fond blanc, Alain Bonder associe le visage de femmes traitées de façon à la fois forte et pop à des silhouettes d'animaux ou à des cercles festifs aux allures de mandalas. Là encore l'humain se juxtapose au non-humain ou à des tracés contingents. Il devient en cela moiti à répétition. Curieusement, ces marques extérieures renforcent la beauté de ces femmes même si elles semblent issues d'un univers stéréotypé proche de celui des films de série B.

Dans les toiles de Raphaël Sottilchio, une jeune femme flotte et s'abandonne à un monde de bulles graphiques. C'est aussi un état de conscience qui nous est communiqué. Ici les règles usuelles de la sensation sont transformées. Cette euphorie qui nous est transmise fait aussi physiquement basculer le modèle. L'artiste bouscule l'ordre

des choses. Il introduit une autre dimension en subordonnant la réalité à la transmission d'un climat et de sentiments abstraits. Alléurs il masque volontairement les yeux de ses modèles. Ce morcellement crée un malaise.

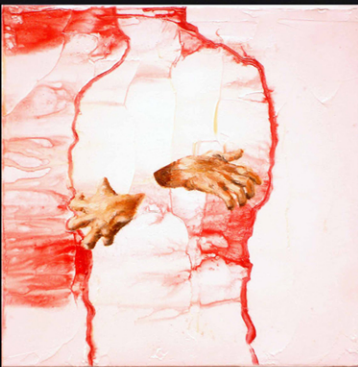
Sophie Privé agille des portraits labiles que l'on voudrait croire naturels. Ceux-ci donnent l'impression de privilégier des individus anonymes, choisis au hasard à la paroi d'étrangers parmi la foule. Or il n'en est rien. Ces portraits sont ceux d'amis artistes. Les notions d'anonymat et de familiarité sont coulissées.

À voir, entre autres, les œuvres de François Vincent et les armées ludiques de bonhommes zoomorphes de Pierre Durcic. En quelques coups de pinceaux, Denis Saint-Pierre construit des silhouettes au lavis. Un tableau issu de la série *Missing* de Deon Venter représente des femmes disparues et assassinées de Vancouver. Tels d'étranges mémoires, Venter s'intéresse à des figures tragiques qui font l'actualité des faits divers. Les visages de victimes de crimes violents ou de viols sont rendus à travers une pâte dense aux gestes larges qui évoquent une gangue d'oubli contre laquelle les protagonistes luttent. On se croit au départ devant une toile carrément abstraite et gestuelle étagée de matière picturale. Cependant les traits des victimes se manifestent peu à peu, fantomatiques, derrière les traces maçonnières de la spatule. De façon moins dramatique, la dialectique d'apparition-disparition caractérise également, certes dans un esprit différent, une série de portraits et d'éléments narratifs sur toile de Jean-Benoît Pouliot qui se rapprochent des photos anciennes au sépia. Les images viennent à montrer la manifestation d'une présence proche de l'effacement, proche de l'oubli.



Jean-Benoît Pouliot
Distraction, 2009
Monochrome
38 x 28 cm
Photo: Annie Laffleur

Raphaël Sottilchio
Étude portrait, no. 23 (Zilon 3), 2002
Huile sur bois
23 x 23 cm
Photo: Raphaël Sottilchio



On retrouve chez Alexis Lavioie un même goût pour les scènes énigmatiques que le spectateur est libre d'interpréter à sa guise. Une fois de plus, l'effet charade se fait sentir. Fragments de paysage, oiseaux, tissus à carreaux s'allient à côté de visages où s'affiche plein front l'image d'un arc-en-ciel. Souvent, les traits semblent se gommer jusqu'à la dissolution. Il en va de même chez Louis-Pierre Bougie qui allie des figures proches de statues primitives à un univers végétal et à un environnement architectural qui pourrait être celui d'un théâtre. Chargées d'étrangeté, ses scènes sont dépayssées et poétiques.

Avec leurs identités aussi multiples que muettes, les portraits produits par ces treize artistes se regardent ce qui les observent et se dérobent à leur regard. Ils provoquent un effet de dépression et de mise à distance mais, tout comme le ferait un contact avec une personne, B laissent le souvenir d'une expérience comparable à celle d'une rencontre unique.

René Viau

Après Nicolas Ruel, cet automne, la galerie Orange dans le Vieux-Montréal présente Denis Pellerin (du 10 octobre au 1^{er} novembre), François Vincent en novembre, et en décembre Judith Bellavance et Pierre Fournier.